

À la recherche de l'odeur perdue

Laurent Berthiaume

Numéro 50, automne 1998

Témoins d'une terre vivante

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5515ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Berthiaume, L. (1998). À la recherche de l'odeur perdue. *Brèves littéraires*, (50), 64-66.

LAURENT BERTHIAUME*À la recherche de l'odeur perdue*

Une odeur particulière pénètre mon nez, chatouille mes cellules olfactives. Odeur étrange, familière... d'un poêle à l'huile. Un certain poêle ! Une certaine huile ! De simples molécules chimiques qui se consomment et c'est le voyage dans le temps. Un saut de cinquante ans en arrière. À Pointe-aux-Trembles.

J'entrevois un petit poêle bleu céruléen, portatif. Campé sur ses quatre pattes au milieu d'un grand terrain d'herbe printanière, il a fière allure. À sa base, une fenêtre en mica derrière laquelle vacille une flamme jaune. Il se dégage une odeur caractéristique d'huile à lampe à moitié brûlée, pas désagréable. Mon père l'a allumé et ma mère y prépare le repas. Des fèves au lard qu'on va bientôt manger dans des assiettes en aluminium avec du pain beurré. Le soleil de juin est au rendez-vous, l'été, proche. Près de la rue, un chalet en construction. Le plancher repose sur des piliers de bois enfoncés dans la terre. Les murs se dressent, inachevés. Il n'y a pas encore de toit.

Cette odeur, je l'ai rencontrée seulement deux fois dans ma vie adulte. Chaque fois le même plongeon dans

un vécu lointain, oublié. Odeur qui n'existe peut-être plus. Les Coleman au kérosène d'aujourd'hui n'ont plus d'odeurs, ces toiles d'araignée qui emprisonnent la mémoire.

Le dîner est avalé de bon appétit, au grand air. Je ne me souviens plus du dessert. On nous donne du café au lait très chaud dans de petites boîtes de conserve vides. Gobelets de fortune qui brûlent les doigts. Qui les réchauffent. Le temps est encore frais.

Cette odeur fugace, c'est le *Sésame-ouvre-toi* qui conduit au pays des merveilles, au monde magique de mon enfance, trésors enfouis dans l'autrefois, souvenirs patinés par le temps.

Après le repas, c'est l'épivardage au bord de l'eau. Les navires descendent, remontent le Saint-Laurent à la pointe de l'île Sainte-Thérèse. Rêves de randonnées en chaloupe aux vacances prochaines. Un sifflement de locomotive et c'est la course à l'autre bout du terrain, le long de la clôture. On compte les wagons du train qui ralentit au passage à niveau, de l'autre côté de la rue Notre-Dame. C'est à qui, mes frères ou moi, en compterait le plus. Le train reprend de la vitesse, nous dit au revoir de son tchou-tchou amical et disparaît derrière les arbres.

Cette odeur, je la vois presque, je l'entends, la savoure, la sens avec toutes les fibres de mon corps, je la prends dans mes mains, la caresse... Elle est unique. Je la

reconnaîtrais parmi des millions. Elle m'attend quelque part, mais j'ignore où la chercher.

Entre hier et aujourd'hui, entre le moi-enfant et le moi-adulte, une épaisseur d'un demi-siècle et ce fil d'Ariane, petite molécule chassée par le vent, par les ans, odeur disparue, enfuie, enfouie dans le passé lointain, et qui enveloppe tant de souvenirs.